Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 6 (1885)
Heft: 3

Artikel: Correspondance
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132584

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tion. Sa seule nourriture était une soupe claire faite avec de la viande gâtée fournie par les Masaï. Le temps étant humide et froid, il était obligé de s'enfermer dans une hutte d'herbe, sombre, sans feu ni lumière, et sans pouvoir même se traîner jusqu'à la porte.

A la fin voyant que son état ne s'améliorait pas, et jugeant que, s'il restait chez les Masaï, il y mourrait, il résolut de faire une tentative pour atteindre la côte. Placé dans un hamac, il quitta sa hutte plus mort que vif, et heureusement la maladie s'arrêta; la convalescence fit des progrès rapides; ses porteurs atteignirent à marches forcées Ngongo-a-Bagas ; de là, tirant vers l'est à travers le dangereux district de Kapté, ils arrivèrent à Oulou, au milieu d'indigènes bien disposés, malgré la famine qui ravageait le pays. Sans proférer de murmures ,ils traversèrent encore les solitudes stériles de Kikoumbouliou; le 26 mars la caravane campait de nouveau à la base du Ndara, et le 2 juin elle saluait la station de Rabaï d'où elle était partie 15 mois auparavant. Thomson n'avait pas perdu un seul homme par suite de violence, quoiqu'il eût traversé une région habitée par des tribus aussi dangereuses pour l'Afrique que les Huns ou les Vandales l'ont été pour l'Europe, comme l'a dit Cameron. Son expédition nous a fourni des données toutes nouvelles sur la topographie, ainsi que sur les traits caractéristiques des habitants d'un pays qui jusqu'ici était véritablement encore une *terra incognita*.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. le Dr C. Passavant.

Dans notre Bulletin mensuel du numéro d'août de l'année dernière, nous disions (p. 175) que M. Rogozinski avait auprès de lui, dans sa station de l'île Mondoleh au sud des monts Cameroon, notre compatriote, M. le Dr Passavant, qui se proposait aussi d'aller au lac Liba, et qu'ils attendaient la fin de la saison des pluies pour tâcher de nouveau de pénétrer dans l'intérieur. Nos lecteurs ont pu croire que M. le Dr Passavant faisait partie d'une expédition dont M. Rogozinski était le directeur. Il n'en est rien ; l'expédition de notre compatriote est tout à fait distincte de celle de l'explorateur polonais ; elle ne relève que de M. Passavant qui en fait seul tous les frais, et qui nous écrit pour dissiper l'erreur que nos lignes ont pu contribuer à répandre.

Cameroon, 23 novembre 1884.

M. Rogozinski est parti d'Europe, la première fois, au commencement de l'année 1883, et y est rentré un ou deux mois plus tard, ayant trouvé sur son chemin,

comme disait l'*Exploration*, des difficultés insurmontables. Il s'agissait de contestations incessantes entre lui et ses compagnons de voyage.....

Parti du Havre, la seconde fois, le 13 décembre 1883, avec un bâtiment à voile acheté par lui, il toucha à Funchal le 20 janvier 1884, et, après de nombreux séjours à la côte de Guinée, entre Monrovia et Lagos, il arriva le 1er mai à Cameroon. Il s'installa, avec ses quatre compagnons polonais, et un Français qui était arrivé avec lui mais ne faisait pas partie de son expédition, chez un agent d'une maison hambourgeoise qui, peu de temps après, affréta son navire, la *Lucie-Marguerite,* et le fit partir pour Victoria, vers le 10 mai. Le 16, je partis de Cameroon, dans mon canot, avec mon ami, le Dr Retzer, M. Rogozinski et M. de O.; nous passâmes la nuit à Bimbia. Le lendemain, Rogozinski ne partit pas avec moi, mais j'avais dans mon canot une petite boîte lui appartenant, et contenant, a-t-il dit, du linge et quelques cadeaux pour un roi nègre. Cette boîte a été perdue, ainsi que presque toutes les miennes et mes instruments, dans l'orage pendant lequel mon ami s'est noyé. Dans la nuit du 18 au 19 mai, la *Lucie-Marguerite* étant à l'ancre dans la baie de Victoria, se perdit par une faute grossière du capitaine; une tornade la jeta au milieu de rochers desquels elle ne put plus sortir Cette perte fut supportée par parties égales par M. Rogozinski et par l'agent de la maison hambourgeoise. Une lettre insérée dans les journaux de Cracovie eut pour effet de la réparer pour M. Rogozinski; ses concitoyens lui envoyèrent de l'argent et des instruments. Toutefois, il n'avait pas encore ces derniers lorsqu'il fit son excursion à l'est du mont Cameroon, et je ne sais pas comment il a pu alors déterminer d'une manière exacte la position des différents endroits par lui trouvés. J'ajoute que le lac qu'il prétend avoir été découvert par lui, l'a été depuis longtemps par le missionnaire Thomson, et qu'il est indiqué sur une carte de ce dernier, publiée dans un des numéros des *Proceedings* de la Société royale de géographie de Londres, de l'année 1881. M. Rogozinski le savait, car je lui avais prêté cette carte et il l'a copiée. A propos de celle qu'il a dressée et qu'ont publiée les *Mittheilungen* de Gotha, je dois vous signaler comme erronée l'indication de rapides interrompant la navigation à Eliki, sur le Moungo; en effet, c'est-à-dire dans les mêmes mois où Rogozinski a voyagé, en septembre et en octobre, un steamer, long de plus de 25m, a passé ces soi-disant rapides presque sans s'en apercevoir et est allé jusqu'à la cataracte. La ville de Kumba, de 2000 habitants, n'existe pas.

Pendant son séjour à Cameroon, M. Rogozinski chercha à persuader M. L., le Français susmentionné, de s'associer à lui pour fonder des factoreries commerciales et d'acheter autant de terrain que possible. M. L. n'entra point dans ses vues. Pour le moment, M. Rogozinski cherche à se procurer de l'argent d'une autre manière. A Fernando-Pô, on manque toujours d'ouvriers, les indigènes ne voulant pas travailler et les Krooboys n'aimant pas à y aller, M. Rogozinski a fait le tour des marchands de l'île, pour leur demander de combien de Krooboys ils avaient besoin; actuellement il est en route, sur un steamer anglais, pour la côte Kroo, afin d'y chercher 300 Krooboys environ.

Depuis la mort du géologue Tomezek, le seul capable de diriger l'expédition,

M. Rogozinski n'a plus auprès de lui que M. de J. qui ne parle absolument que le polonais.

D'après ces détails, vous comprendrez que je ne m'associerai jamais à lui pour mon exploration. J'ai 80 porteurs de Lagos, et je partirai dans peu de temps.

Dr C. Passavant.

Nous comprenons que les événements dont Cameroon est le théâtre, et auxquels M. Rogozinski paraît n'être pas demeuré étranger, aient fait un devoir à M. le Dr Passavant de fournir les renseignements ci-dessus, pour qu'il ne puisse s'établir de confusion entre les deux expéditions qui, quoique leur base d'opérations soit la même, n'en sont pas moins entièrement indépendantes l'une de l'autre.

Lettre de M. Jeanmairet.

Séshéké, 8 septembre 1884, rive gauche du Zambèze.

Vous avez, je l'espère, reçu ma dernière lettre datée de Patamatenga ; par elle, vous aurez eu des nouvelles de notre voyage à travers le désert et de notre arrivée à Leshoma, sur la rive droite du Zambèze. Je reprends mon récit où je l'ai laissé, en suivant un certain ordre chronologique.

Après quinze jours de repos à Leshoma, la réponse du roi n'arrivant pas, nous projetâmes une excursion aux chutes ; malheureusement, au dernier moment, M. Coillard dut renoncer à la partie.

Je partis le 5 août, accompagné de nos ouvriers, de deux Ba-Souto, de trois Zambéziens, et de deux ânes pour nos bagages. De Leshoma, le voyage est assez long — quatre jours de marche — mais il excite un intérêt constant.

A la fin de la première journée, nous atteignions le Zambèze en suivant une diagonale. Je ne pense pas qu'un voyageur puisse éprouver une autre impression, que celle qui nous a saisis en face de ce fleuve majestueux. Tantôt il se montre calme comme un lac aux eaux bleu-sombre, tantôt, dans les rapides, il gronde comme la mer et sa grande largeur lui donne un aspect tout à fait imposant.

Le caprice des eaux a créé des îles et des îlots nombreux couverts de verdure ; les palmiers à la taille élancée se mirent dans les flots, et les bords du fleuve sont couverts d'une végétation luxuriante. Plus loin, les regards s'étendent sur une plaine vaste et dénudée, formant un singulier contraste avec l'avant-scène ; enfin, à l'arrière-plan, une chaîne continue de collines bleuâtres fait de l'ensemble un tableau d'une rare beauté.

Quant à la rive droite où nous nous trouvions, elle a aussi son genre de beauté. Elle est couverte de grandes forêts, d'une végétation tropicale ; les baobabs et d'autres arbres géants sont enguirlandés de plantes grimpantes ; les oiseaux abondent ; de temps en temps apparaît une antilope, et, le tout, éclairé du soleil d'Afrique, nous fait oublier les ronces et les épines ainsi que les pierres qui méritent bien

aussi une mention spéciale. Nous avons vu un grand nombre d'hippopotames, quelques crocodiles et entendu le lion.

Le 11 août, de grand matin, nous arrivions au dernier campement des voyageurs avant les chutes, et tôt après, nous nous remettions en route pour visiter ces dernières. Le sentier qui y conduit est bien marqué et traverse une herbe courte et fine dans une forêt que je pourrais appeler un parc.

Après une petite heure, nous avions atteint notre but. Je renonce à vous faire une description des chutes. Je n'y ai passé qu'une journée et vous devez comprendre ma réserve, quand de beaucoup plus autorisés que moi, après une étude sérieuse du sujet, déclarent échouer dans une telle tentative. Les chutes m'ont paru terribles, énormes. Un sentiment involontaire d'effroi vous saisit devant un tel prodige ; l'homme paraît petit, et se sent écrasé ; il contemple et se tait.

Le 12 août, dans l'après-midi, nous reprenions le chemin de Leshoma, où nous arrivâmes tous en bonne santé, le 16 au matin. M. Coillard avait quitté le camp peu de jours auparavant, et s'était rendu à Séshéké, d'où on lui avait envoyé des bateaux. Je passai le dimanche à Leshoma, et le lendemain 18, je me remis en route pour Séshéké, avec un Mo-Souto, et rejoignis M. Coillard le jeudi suivant. Les Zambéziens sont de vigoureux rameurs, j'admirais beaucoup qu'ils pussent se livrer à un tel exercice, debout tout un jour, sous un soleil brûlant. Les bateaux ne sont pas très confortables et prennent beaucoup d'eau ; au bout de quelques temps on se fait cependant à la chose, et l'on jouit pleinement d'une telle navigation. Bien que ces embarcations soient frêles, je ne crois pas qu'elles sombrent très souvent. Le plus grand danger vient des hippopotames qui vous tiennent constamment en éveil, dans les endroits profonds. J'ai été surpris en bien des endroits du peu de profondeur des eaux ; souvent les bateliers, au lieu de ramer, manœuvrent le bateau en appuyant leurs rames sur le lit sablonneux du fleuve. Il est vrai que nous étions à la fin de l'hiver ; à cette époque tout au moins, un vapeur serait complètement inutile, de notre gué à Séshéké.

Ce dernier village est situé sur la rive gauche du Zambèze, et a une assez grande importance. Il est habité par les principaux chefs du pays et, bien que ceux-ci ne soient pas très nombreux, leur village occupe une assez grande superficie, vu que chaque chef, quelle que soit son importance, occupe cinq ou six maisons, qui indiquent le nombre de ses femmes, et en outre, un certain nombre de huttes pour ses esclaves. Les plus importants ont des tribus sous leurs ordres ; les autres sont des chefs de villages. Ils ont fait de Séshéké leur ville de plaisance, d'où ils visitent leurs sujets selon leur bon plaisir. Ces derniers vivent à la campagne et mènent une triste existence. Leur position est des plus humiliante : les chefs sont leurs maîtres absolus, ils les marient selon leurs convenances, et disposent de leurs enfants à leur gré ; ils ont même le droit de déposséder leurs sujets de tout ce qui peut appartenir à ceux-ci. Le résultat d'un tel état de choses est un grand affaissement moral. Quant aux chefs, ils disent nous être franchement favorables ; ils nous comprennent et peuvent s'entretenir avec nous ; c'est un avantage immense que nous avons sur les missionnaires romains ; sachant ce que pensent les gens et étant

en mesure de leur répondre, nous pouvons éviter bien des malentendus. La langue usitée généralement est le sé-kololo, un sé-souto altéré et mélangé d'autres idiomes; cependant il nous est aisé de les comprendre, nous nous croyons presque au Le-Souto.

Bon nombre de femmes parlent un pur sé-souto, je veux dire les premières femmes des chefs, les femmes ma-kololo formant encore l'aristocratie féminine. Chose étrange, le sé-rotsé n'est pas usité généralement, pas plus au conseil qu'autour du foyer; il n'est employé qu'occasionnellement, entre confidents discrets. Nous avons aussi remarqué que les esclaves ne le savent pas ou le parlent mal. Le sé-kololo est le lien entre tous, maîtres et esclaves, le trait d'union des nombreuses tribus sujettes des Ba-Rotsé. Ces derniers ne sont pas très nombreux, mais chacun d'eux joue le rôle d'un citoyen romain, tandis que les sujets représentent ce qu'étaient les barbares pour l'ancienne Rome.

Tous ces gens sont sociables, c'est-à-dire que volontiers ils vous visitent et vous questionnent; ce sont des barbares à demi civilisés et qui inspirent peu de crainte. Toutefois nous avons un grave reproche à faire aux gens de Séshéké, c'est qu'ils ne connaissent pas les devoirs de l'hospitalité; ils mettent exactement en pratique cette vilaine maxime : rien pour rien. En outre, ils sont excessivement importuns par leurs demandes, tous, à peu près sans exception, du haut de l'échelle au dernier échelon; cela se répète chaque jour et pour toutes choses, aussi faut-il une bonne dose de patience pour éconduire poliment tous les solliciteurs. Un blanc est pour eux une vache à lait, une mine de trésors, et notre qualité de missionnaires ne nous soustrait pas à la règle. M. Coillard a fait des présents aux principaux chefs; s'il lui fallait contenter tous les autres, les trésors de Crésus n'y suffiraient pas. Il faut apprendre à dire non, sans blesser personne, et les confondre quelquefois en demandant à son tour. Accepter un cadeau est ici une mauvaise spéculation; il faut le faire parfois, mais empêcher que la chose ne se répète trop souvent. Je pense que les choses changeraient assez vite, une fois que nous serions considérés comme des leurs. Je crois aussi que nous aurions promptement des amis, surtout parmi les esclaves, qui aiment beaucoup à nous servir.

Quant aux mœurs, elles sont aussi corrompues que possibles : la volupté est en honneur et pratiquée sans honte; l'ivrognerie est un fléau non moins redoutable; la grande occupation des chefs que nous voyons est de boire de la bière, du matin au soir; c'est autour des calebasses que se discutent les affaires. Tous ici fument le chanvre, chefs et esclaves, ce qui contribue à les abrutir plus encore. Ce peuple est aussi très superstitieux, sans doute à cause des dangers qu'il court sur le fleuve; il a des notions religieuses plus développées que d'autres peuples du sud de l'Afrique; tout prodige a pour lui une cause surnaturelle : le fleuve est un dieu dont il faut s'acquérir les faveurs, les crocodiles et les hippopotames subissent le charme de leurs médecins, ainsi de suite, je n'ai fait encore qu'entrevoir ce tissu de ténèbres.

La politique est celle de l'intérêt; le plus fort aura raison, du moins personne ne se compromettra pour soutenir une cause juste. Voilà ce qui nous frappe tout

d'abord, mais ce sont des premières impressions qui ont besoin d'être confirmées par de longues observations, aussi est-ce comme telles que je vous les donne.

Au point de vue physique, les Zambéziens ne sont pas au dernier rang ; ce sont de grands hommes à la figure intelligente ; beaucoup portent la barbe, et certains vieux chefs de Séshéké ont un aspect digne et vénérable. Quel immense champ s'ouvrira à notre activité, si Dieu nous permet de nous établir au Zambèze ! Les Ba-Rotsé ne sont qu'un nom au milieu de beaucoup d'autres tribus sujettes, de quelques journées de marche au sud des chutes jusqu'à la vallée des Ba-Rotsé, et plus haut encore avec toute la contrée comprise entre la Chobé et le Zambèze.

Toutes ces tribus, nous assure-t-on, comprennent le sé-kololo. Notre cœur bat de joie, puis, les difficultés nous apparaissent bien grandes. Ce n'est d'ailleurs que la porte pour atteindre d'autres nations.

Notre grande préoccupation était la visite au roi ; pendant notre séjour à Séshéké, nous n'étions pas sans appréhensions à son sujet, bien qu'il eût envoyé un messager pour nous chercher ; après de longs pourparlers et de nombreuses sollicitations, nous obtînmes deux bateaux des chefs d'ici, et, le 30 août, nous nous mettions en route pour la vallée des Ba-Rotsé, M. Coillard et moi, en bateau avec un *driver ;* deux Ba-Souto faisaient le voyage par terre avec l'envoyé du roi.

Nos débuts ne furent pas heureux ; le jour même de notre départ, le bateau de M. Coillard faillit couler à cause de ses voies d'eau, et force nous fut de nous arrêter pour le réparer. Le lendemain de ce jour était un dimanche ; nous le passâmes à quelque distance de Séshéké, et, le lundi suivant, nous allions nous remettre en route, quand un messager de Séshéké nous pria de revenir en hâte sur nos pas. Nous apprîmes des chefs que le roi actuel venait d'être détrôné et que la vallée était en révolution ; voici les faits. Tout dernièrement, le roi a fait périr un grand chef et la femme d'un second ; il se proposait encore d'autres exécutions, quatre chefs de Séshéké étaient désignés, mais l'indignation de la tribu le prévint dans ses desseins. Cerné dans sa maison, il a cependant réussi à s'échapper en tuant deux hommes et personne ne sait où il est. La sœur du roi, l'exécutrice des deux derniers crimes, a été déposée, et les conseillers royaux ont pris la fuite. Quant aux fidèles sujets du roi à Séshéké, ils paraissent peu affectés et noient leur chagrin dans la bière. Que faire nous-mêmes ? Après beaucoup d'hésitations, nous nous sommes décidés à attendre à Leshoma les événements, et à faire le voyage à la vallée avec les chefs, lorsqu'ils iront saluer le nouveau roi. En arrivant ici, nous avons appris que M. Arnot avait quitté le pays pour la côte ouest, avec un marchand portugais. Il a, paraît-il, beaucoup souffert en dernier lieu, de maux d'yeux et de maux de dents, c'est là tout ce que nous avons appris de lui.

15 septembre.

Nous apprenons que le roi s'est conduit en vandale dans sa retraite ; il a, paraît-il, tué beaucoup de gens ; on nous dit qu'il a pillé les effets de M. Arnot, ce dont nous ne sommes pourtant pas certains. D'autre part, nous sommes convaincus qu'il a pillé des marchands de Mangwato, qui avaient eu l'imprudence de faire

passer la rivière à quelques-unes de leurs marchandises venues par le lac Ngami; son but est d'attirer une vengeance sur la tribu qui l'a dépossédé ; deux conseillers l'ont suivi dans sa fuite, l'un d'eux est Kambella. Le futur roi est un cousin du précédent; il est absent du pays et on l'a envoyé chercher, il se nomme Akoufouna. Une sœur de ce dernier, selon la coutume qui date de Sébétuané, occupe le second siège du royaume, son nom est Maembiba, elle est déjà à son poste. Quant au nouveau roi, il peut encore beaucoup tarder à arriver. Voici la succession des derniers rois et leur parenté :

A Sékélétou, fils de Sébétuané, le Mo-Souto, a succédé Sépopa. A Sépopa, Nguanawina, fils de Sébéso, frère aîné de Sépopa. A Nguanawina succéda Luanika ou Lobossi, fils de Litia, second frère de Sépopa. A ce dernier, succède le roi de ce jour Akoufouna, fils de Limbona, troisième frère de Sépopa. C'est toujours un frère et une sœur qui occupent les deux premiers sièges du pays. Vaudront-ils mieux que les précédents? nous seront-ils favorables ?

Le 1er octobre, nous avons appris que les marchands cités plus haut ne sont pas de Mangwato, et la tribu, paraît-il, les remboursera. Nous ne savons rien du nouveau roi, et, de retour à Leshoma, nous ignorons toutes les nouvelles de la vallée. Il est impossible pour nous de nous établir cette année chez le roi, vu la saison des pluies qui est prochaine; nous aimerions à faire seulement un voyage, pour nous entendre avec les chefs et tout préparer pour l'hiver prochain. Nous attendons un nouveau messager des chefs actuels pour nous mettre en route, car nous vivons au temps des Juges et nous craignons d'être pillés en précipitant ce voyage.

Ce que j'ai vu du pays des Ba-Rotsé, depuis le gué jusqu'à Séshéké, n'a rien de remarquable. C'est une plaine de chaque côté du fleuve, et les regards ne rencontrent qu'une herbe haute et des roseaux; beaucoup plus loin sont les forêts peuplées de beaucoup de gibier. La rivière est très belle au gué, à quelques centaines de mètres au-dessous de son confluent avec le Chobé, et jusqu'à Emparira, à 8 kilomètres plus haut; à partir de ce point, plus de forêts, plus de palmiers, le tableau a perdu toutes ses couleurs. Séshéké (les sables) n'est pas dans une jolie situation.

Nous nous établissons à Leshoma pour la saison des pluies; cette station prend l'air d'un petit village. Grâce à Dieu, après quelques indispositions nous sommes tous bien à cette heure.

Dernières nouvelles. 28 oct. Aujourd'hui arrivent des bateaux pour nous chercher; MM. Coillard, Arone et moi, nous espérons partir après-demain pour la vallée. — Le nouveau roi est élu, paraît-il : ce serait Maina, un frère d'Akoufouna; Maembiba reste en place. — Nos Ba-Souto nous quittent aujourd'hui. Tous nous sommes bien !

N. B. MM. Coillard et Arone partent seuls pour la vallée. D. Jeanmairet.

Lettre de M. P. Berthoud.

Valdézia, Spelonken, Transvaal, 20 décembre 1884.

Vous savez sans doute que le roi Oumzila (ou Mozila) est mort. Toutefois cette nouvelle a grand besoin d'être confirmée, car nous manquons de détails. Peut-être l'est-elle à vos yeux, puisque, malgré votre éloignement, vous avez, avec nos voisins du sud de l'Afrique, des communications plus régulières et plus rapides que nous, qui vivons au milieu de la barbarie. Cet événement est de la plus haute importance pour la tribu des Ma-Gouamba que nous évangélisons. En effet, pour qu'il n'amenât pas de changement dans la situation politique de la tribu, il faudrait qu'Oumzila eût un successeur aussi fort et aussi bien assis que lui ; or, je doute qu'on lui en trouve un pareil.

Nous suivons ces événements avec attention et sollicitude, parce qu'ils touchent à la vie même de notre œuvre missionnaire. Ainsi nous avons une annexe importante sur laquelle planent des menaces de guerre, et ces nuages noirs se dissiperaient bientôt si la nouvelle de la mort du roi était confirmée. Cette annexe, — soit station missionnaire dirigée par un évangéliste indigène, — se trouve chez Magoud (prononcez Magoudou, avec l'accent sur *gou*, et la dernière syllabe muette), un peu au nord de la baie de Delagoa. Ce chef assez important a été obligé de se reconnaître tributaire d'Oumzila, et il se trouve maintenant plus ou moins pris entre deux feux. Son suzerain, en effet, enhardi sans doute par le succès de ses impositions autoritaires, essaya de faire un pas de plus, et ordonna à Magoud de lui envoyer le tribut des marchands blancs dont les factoreries ressortissent à son pays. Sur tout le littoral il y a des boutiques, desservies pour la plupart, non par des « blancs, » mais par des Banyans ; en réalité les Européens y sont rares, il y en a peut-être deux ou trois dans le territoire de Magoud. Toutefois les marchands ne se sont pas établis dans la capitale du chef, parce que, paraît-il, la localité est insalubre; et pour éviter cet inconvénient, ils ont bâti leur village au bord d'un petit lac, à 50 ou 60 kilom. plus à l'est; c'est là qu'on peut voir six ou sept boutiques, où l'on fait, hélas ! un immense trafic d'eau-de-vie.

Les instructions envoyées par Oumzila étaient claires et positives, autant que prétentieuses; si je ne me trompe, il exigeait que chaque boutique livrât un tribut d'une valeur de 400 francs. Les marchands refusèrent avec protestation. Mais Magoud leur fit comprendre qu'il aurait, lui, à payer pour eux, afin de satisfaire son suzerain. Sur quoi, les marchands de le pousser à la résistance, lui représentant à leur tour que si les exigences du roi allaient ainsi croissant, ils ne pourraient pas rester dans le pays, et que le peuple de Magoud perdrait l'avantage qu'il retire de la présence des factoreries; d'ailleurs, lui dit-on encore, les blancs sont les hôtes de Magoud, et c'est à lui qu'ils veulent payer des redevances, comme ils l'ont toujours fait. Enfin Oumzila vient de mourir, et ses soi-disant envoyés pourraient bien être des imposteurs.

Il faut ici vous expliquer le système d'impositions, qui a cours dans le royaume d'Oumzila. Naturellement il n'y a rien de très régulier ; au contraire, l'arbitraire est la règle, selon la coutume des tribus sauvages. Le royaume est divisé en plusieurs grandes provinces, dont les frontières, bien déterminées de province à province, sont souvent mal définies du côté des autres royaumes ou des pays voisins. La perception des redevances est remise à la prudence des gouverneurs des provinces, lesquels font du zèle pour mériter la faveur de leur monarque. Cependant celui-ci ne leur demande pas de présenter des comptes balancés ! Et ils en profitent pour soigner leurs propres affaires, prenant garde seulement de ne pas *paraître* plus riches que le roi. Voici donc leur manière de procéder ; ils envoient, au nom d'Oumzila, une petite troupe de guerriers, avec l'ordre de rapporter, de gré ou de force, par exemple dix têtes de bétail d'un village — à supposer que les habitants aient du bétail,— ou bien des étoffes et de l'eau-de-vie d'une factorerie désignée. Les guerriers reviennent avec leur butin chez le gouverneur, qui en envoie peut-être les deux tiers à Oumzila, et garde le reste pour lui-même ou pour l'entretien de ses gens. Si quelqu'un s'avise de refuser le payement de cette réquisition, on a bientôt rassemblé un contingent armé, auquel Oumzila ajoutera du renfort si c'est nécessaire, et l'on châtie sévèrement, cruellement même, les récalcitrants.

Voilà ce qui faisait trembler Magoud, dont le seul désir est de vivre en paix. C'est un homme remarquable, à la fois plein d'intelligence et de bonté ; on pourrait citer de lui bien des nobles traits. Dans le cas qui nous occupe, on comprend que les exigences exorbitantes de ses supérieurs lui fissent une situation vraiment périlleuse. Il est probable toutefois que la petite troupe d'Oumzila avait été envoyée par un gouverneur qui habite au bord du Limpopo et qui se promettait une bonne affaire ; néanmoins ses ordres avaient autant d'autorité que s'ils étaient venus de plus haut, comme je viens de l'expliquer. Comment donc sortir de cette impasse ? Le seul moyen eût été de parler au roi lui-même et de lui montrer que la corde était trop tendue. Plus sage et mieux placé que le gouverneur compromis, il aurait probablement arrangé la chose. Mais la demeure du roi est à neuf cents kilomètres du village de Magoud !

Cependant la situation était si grave qu'on dut forcément se résoudre à entreprendre cette grande expédition. Les blancs proposèrent donc à Magoud le plan suivant. On enverra à Oumzila une députation composée de l'un des marchands et de plusieurs notables de Magoud S'ils trouvent que le roi est vraiment mort, ils reviendront et l'on refusera de livrer ce qui est réclamé. Si Oumzila vit encore, ils lui exposeront les circonstances et demanderont un allègement de la charge imposée aux marchands. Enfin, quoi qu'il arrive, les blancs sont prêts à prendre les armes, pour se joindre à Magoud en vue de la défense commune.

Ayant trouvé ce plan bien conçu, le chef Magoud l'accepta, mais en tremblant, car il aurait beaucoup aimé que les blancs payassent, quoique en protestant. L'affaire en était là au mois d'août dernier, et..... j'attends maintenant la suite.

Notre évangéliste partage l'anxiété du chef et sympathise avec lui. Comme

cette annexe est à 400 kilom. de nos stations, nos missionnaires ne l'ont jamais vue, et il est à désirer que l'un d'eux y soit prochainement envoyé, au moins pour la visiter et pour voir Magoud lui-même. Malheureusement un voyage jusque-là constitue une véritable entreprise d'exploration, parce qu'on ne peut s'y rendre d'ici que par des contrées sans routes et souvent sans habitants. Si nous avions une station à Lorenzo-Marquès, la chose serait infiniment plus simple, puisque des barques font souvent le trajet de cette ville chez Magoud, en remontant la rivière Komati.

Cela me rappelle que vous avez parlé du petit vapeur *Maud,* qui a essayé de remonter le Limpopo. Mais je regrette de ne pas connaître le résultat de cette expédition [1]. Cependant j'ai ouï dire que le bateau avait pu faire aisément environ 80 kilomètres sur le fleuve, mais qu'il avait été arrêté là par la fièvre qui décimait les membres de l'expédition. On s'était mis en route trop tôt, paraît-il, avant la fin de la mauvaise saison, qui, cette année, s'est prolongée plus tard que d'ordinaire. Il reste acquis cependant que le *Maud* a navigué sans peine sur la partie du fleuve la plus défavorable; mais les eaux n'étaient pas encore basses.

Aux pages 86, 112 et 135 de l'*Afrique explorée*[2], vous annoncez les mesures prises en vue de la construction d'un chemin de fer de Prétoria à la baie de Delagoa. Mais nous venons d'apprendre que l'emprunt émis en Hollande par le Transvaal n'a pas été souscrit, et que le comité néerlandais d'initiative s'est dissout. A quand la voie ferrée ?

En 1875 un semblable emprunt, destiné au même but, avait déjà été souscrit; mais, pour gagner les souscripteurs, on avait émis les titres au 60 %, tout en garantissant un fort intérêt du pair. Nous le payons, cet intérêt, depuis 1876 ; cela fait un impôt annuel, dit *pour le chemin de fer*, de Ls 1.10 0 par habitant (homme adulte). Mais l'argent de cet emprunt a été dilapidé dès l'origine, et nous sommes sans chemin de fer.

Paul Berthoud.

BIBLIOGRAPHIE [3]

Mission d'exploration du haut-Niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou), 1880-1881, par le commandant *Galliéni*, contenant 140 gravures dessinées sur bois par Riou, 2 cartes et 15 plans. Paris (Hachette et Ce), 1885, gr. in-8°, 632 pages, 15 fr.— Si le Tonkin et Madagascar détournent pour le moment l'attention du Sénégal, cela ne

[1] Nous ne l'avons vu mentionné dans aucun des journaux que nous recevons de l'Afrique australe.

[2] Voir Vme année.

[3] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*